

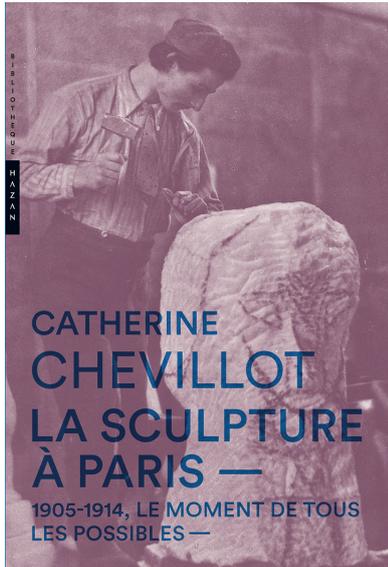
Le livre du mois

OUBLIER DÉFINITIVEMENT RODIN ?

Dans ce livre, qui propose un regard vaste sur la création sculptée de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, la place de Rodin est évidemment primordiale. Mais elle est très différente de ce que l'on a l'habitude de considérer : l'art du « maître » sert ici de tremplin à une relecture des codes de la représentation sculptée au tournant de 1910. La conclusion s'intitule du reste : « Réévaluer la place de Rodin », proposition qui est un des buts de l'auteur, but audacieusement outrepassé, car c'est finalement le rejet de Rodin qui est en jeu dans ces lignes. L'ouvrage s'offre ainsi comme une suite très originale et très stimulante de l'exposition « Oublier Rodin ? » qui eut lieu au musée d'Orsay en 2009 et dont Catherine Chevillot était le commissaire.

Les sculpteurs les plus célèbres y figurent en bonne place : l'art de Bourdelle, Brancusi, Maillol, ou Picasso fait l'objet de longs développements. Mais on apprend aussi à connaître des sculpteurs moins connus et tout aussi importants, venus de toute l'Europe travailler à Paris, comme Élie Nadelman, Wilhelm Lehmbruck ou Otto Gutfreund. Catherine Chevillot propose en effet une vision totalement renouvelée de la scène artistique parisienne d'avant-guerre, sans voir ces années à travers le prisme si galvaudé de « l'avant-garde » ou de la « modernité », notions dont elle propose pourtant des définitions très neuves. Dans ce panorama, les années 1910 sont envisagées comme un pivot et même comme le temps d'une rupture, capable d'expliquer les voies apparemment contradictoires empruntées par les créateurs après 1918, celles dites du « retour à l'ordre » ou même de « l'Art déco ». Cet essai est ainsi une autre pierre apportée à des recherches récentes dans le domaine de la peinture et des arts décoratifs, qui font de l'aube des années 1910 un tournant, très riche en « possibles » artistiques. Or ces possibilités ne se résument pas seulement au choix de styles, tels que le cubisme et le primitivisme par exemple, ou bien à des préférences iconographiques, telles que l'abstraction et la figuration. L'auteur démontre avec brio que la sculpture s'émancipe alors totalement des problématiques de la peinture à la faveur de plusieurs courants de pensée, notamment du nietzschéisme et du bergsonisme, qui marquèrent de leur empreinte toute l'intelligentsia parisienne. Catherine Chevillot recompose de cette façon les groupes de sculpteurs selon leurs affinités intellectuelles et particulièrement selon leur relation à l'espace et au temps, questions fondamentales pour un art en trois dimensions, destiné à exprimer l'essence du mouvement, de la vitesse et de la vie par la seule structuration de la matière inerte. Elle prouve que les pratiques d'atelier sont finalement moins déterminantes que des postulats philosophiques communs et une compréhension nouvelle du modèle antique. En ce sens, ce livre est certainement l'aboutissement de l'exposition « Oublier Rodin », mais pas l'épilogue : comme la sculpture des années 1905-1914, lui aussi est riche en « possibles » et obligera désormais à regarder autrement l'art du début du XX^e siècle. C. G.

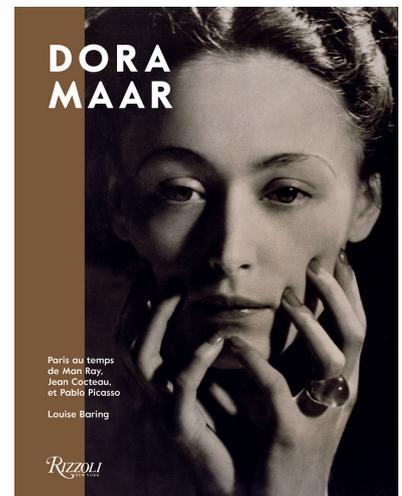
Catherine Chevillot, *La sculpture à Paris. 1905-1914, le moment de tous les possibles*, Hazan, 2017, 346 p., 29 €.

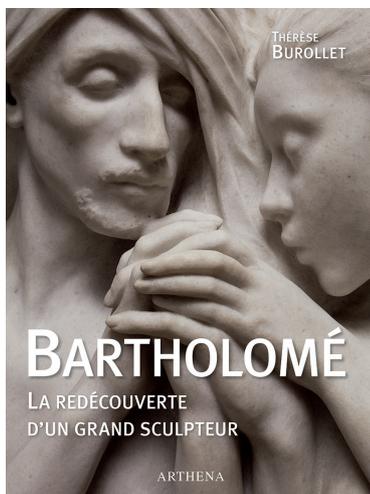


DORA MAAR, MUSE ET ARTISTE

Après Olga, avant Françoise et sans rompre pour autant avec Marie-Thérèse, Picasso a noué avec Dora Maar (Henriette Markovitch de son vrai nom) entre 1935 et 1945 une relation passionnelle – évidemment – mais aussi un dialogue artistique unique. Indépendante, talentueuse, engagée : lorsque la jeune photographe « se glisse » dans la vie de l'artiste espagnol, celle qui restera pour la postérité le modèle de la *Femme qui pleure* et d'une centaine de portraits aux traits déformés jusqu'à la défiguration est au sommet de sa carrière. Au-delà de cette liaison destructrice à l'issue de laquelle Dora cessera pratiquement de créer et vivra recluse dans son appartement transformé en « musée intime », la biographie bien documentée que signe la journaliste spécialiste de photographie, Louise Baring, remet en pleine lumière une personnalité clef du Paris des années 1930-1940, amie des surréalistes, liée à Georges Bataille dont elle fut l'amante ou encore à Jean Cocteau et Marie-Laure de Noailles. Afin de célébrer cette artiste à part entière dont l'œuvre n'a été redécouvert qu'à sa mort, en 1998, l'accent est judicieusement mis sur l'illustration (150 pleines pages). Si l'œuvre peint – certes secondaire – est seulement évoqué par deux toiles cubisantes clamant l'emprise de Pablo sur sa muse, les sublimes clichés de nus, saisissants portraits, travaux commerciaux et photos désormais fameuses de Picasso peignant *Guernica* sont ici confrontés aux photomontages surréalistes, ébouriffants de créativité. M. E.-B.

Louise Baring, *Dora Maar, Paris au temps de Man Ray, Jean Cocteau et Pablo Picasso*, Rizzoli New York, 224 p., 50 €.





ALBERT BARTHOLOMÉ (1848-1928), GRAND SCULPTEUR OUBLIÉ

Un grand sculpteur contemporain de Rodin, tombé dans l'oubli en dépit d'un talent largement reconnu de son vivant, revit sous la plume experte de Thérèse Burollet dans la copieuse et exemplaire monographie d'Arthena. Bartholomé fut surtout rendu célèbre par son grand *Monument aux morts oubliés* du cimetière du Père-Lachaise qui l'occupa durant deux décennies : des groupes s'y suivent en une longue théorie, méditation sur la mort, douleur de la perte d'êtres chers, séparation inéluctable, mais aussi message d'espoir avec un grand ange de lumière aux bras déployés et le couple nu au centre, affrontant avec sérénité le tombeau. Le registre de Bartholomé s'inscrit aux antipodes de celui du génial Rodin et sa plastique reste marquée par l'art officiel de son époque. D'abord peintre, il s'affirme en autodidacte dans le domaine de la sculpture avec le *Tombeau de Prospérie Bartholomé* en bronze, sa première épouse, où on le voit enlaçant la morte au pied d'un tragique crucifix. S'il fut l'auteur de nombreux autres monuments funéraires disséminés dans les cimetières, rarement conventionnels, comme le beau *Monument commémoratif de la catastrophe de Pluviôse* au fluide bas-relief de *La Douleur courant sur la mer*, on lui doit aussi un grand nombre de portraits en buste, devenus plus joyeux après son remariage avec la jeune Florence Letessier. Le catalogue recense un nombre impressionnant de sculptures indépendantes et d'études diverses pour ces monuments. Il est servi par une documentation rassemblée avec autant de minutie que de passion depuis 1963 par Thérèse Burollet qui a su ressusciter ici un sculpteur important et fécond.

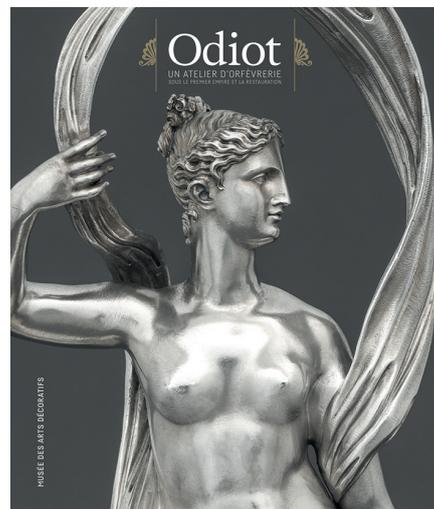
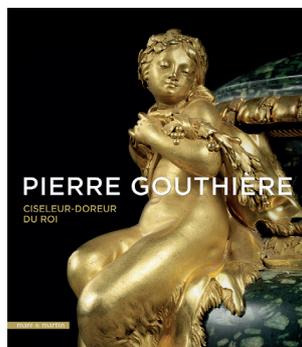
Françoise de La Moureyre

Thérèse Burollet, *Bartholomé. La redécouverte d'un grand sculpteur*, Arthena, 2017, 360 p., 110 €.

PIERRE GOUTHIERE, L'ORFÈVRE AUX DOIGTS D'OR

« Vingt doigts à chaque main. » C'est avec cette expression que l'architecte François-Joseph Bélanger avait loué ses compétences et celles de ses compagnons de captivité dans un courrier adressé en 1794 au ministre de l'Intérieur dans l'optique de plaider leur cause. Parmi eux se trouvait Pierre Gouthière (1732-1813), auquel cet élogieux commentaire semble tout particulièrement s'appliquer en raison de son extraordinaire maîtrise des nombreuses et complexes étapes de la production d'objets en laiton doré – dits à tort en bronze. Publié à l'occasion du double hommage organisé de part et d'autre de l'Atlantique par la Frick Collection et le musée des Arts décoratifs (cf. *L'Objet d'Art* n° 534, p. 48), ce remarquable catalogue à l'iconographie somptueuse vient remettre dans la lumière l'œuvre de ce ciseleur-doreur du roi encensé en son temps, sollicité avec passion par les plus grands collectionneurs, du duc d'Aumont à la duchesse de Mazarin en passant par la comtesse du Barry, mais qui pourtant fit faillite et mourut dans la misère. On découvrira dans une première partie plusieurs essais dédiés à sa carrière et à son œuvre, dont une passionnante étude consacrée par Anne Forray-Carlière à son réseau d'ornemanistes et d'architectes, parmi lesquels Claude-Nicolas Ledoux qui fit notamment appel à lui sur le chantier de Louveciennes. Une deuxième partie vient scrupuleusement répertorier les œuvres pouvant être données avec une quasi-certitude à Gouthière. La majorité de ses pièces étant non signée, on lui attribua en effet quantité de bronzes d'exception durant les deux siècles qui viennent de s'écouler. Afin d'achever de se convaincre du degré de perfection qu'atteint avec Pierre Gouthière le bronze français du XVIII^e siècle, il reste aux amateurs jusqu'au 25 juin pour compléter cette lecture en courant admirer l'exposition des Arts décoratifs. O. P.-M.

Charlotte Vignon et Christian Baulez, *Pierre Gouthière. Ciseleur-doreur du roi*, Mare & Martin, 2016, 408 p., 65 €.



ODIOT, EMPEREUR D'ARGENT ET DE VERMEIL

Si Jean-Baptiste-Claude Odiot (1763-1850) ne fut jamais l'orfèvre attiré de Napoléon I^{er} ou de Louis XVIII, il n'en demeura pas moins à la tête de la maison d'orfèvrerie la plus fameuse et la plus prospère de son temps, coqueluche des grandes familles européennes tout autant que de la famille impériale au sein de laquelle Madame Mère et Joséphine furent d'ardentes clientes. En parallèle de l'exposition qu'il vient de lui consacrer, le musée des Arts décoratifs publie un catalogue rédigé par Audrey Gay-Mazuel, commissaire de l'exposition, mettant en lumière le processus créatif au sein de l'atelier de l'illustre orfèvre impérial. On y découvre plusieurs essais suivis par la publication complète sous la forme d'un catalogue raisonné du fonds de 176 feuilles issues de l'atelier de l'orfèvre qui, en 2009, après un classement au titre d'œuvre d'intérêt patrimonial majeur par le ministère de la Culture, avait fait son entrée au sein des collections du musée. Illustrant à merveille les différentes étapes du processus de création, ces dessins ont rejoint les trente-trois pièces d'orfèvrerie que conserve déjà le musée, des modèles principalement en laiton et offerts par Odiot lui-même à l'État en 1819, désireux de faire partager le savoir-faire de son atelier. Ils rendent compte de l'admirable virtuosité de l'un des plus grands orfèvres français.

O. P.-M.

Audrey Gay-Mazuel, *Odiot. Un atelier d'orfèvrerie sous l'Empire et la Restauration*, Les Arts Décoratifs, 2017, 240 p., 45 €.